



**HAL**  
open science

# Anaphore, cataphore et corrélation: approche générale de la problématique dans l'optique de la phrase complexe

Colette Bodelot

► **To cite this version:**

Colette Bodelot. Anaphore, cataphore et corrélation: approche générale de la problématique dans l'optique de la phrase complexe. Colette Bodelot (éd). Anaphore, cataphore et corrélation en latin, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, pp.13-26, 2004, Collection ERGA. Recherches sur l'Antiquité, 6, 2-84516-252-9. hal-03598785

**HAL Id: hal-03598785**

**<https://hal.science/hal-03598785v1>**

Submitted on 22 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Colette BODELOT

## **Anaphore, cataphore et corrélation : approche générale de la problématique dans l'optique de la phrase complexe**

Comme l'indique le sous-titre de cette contribution, le développement qui suit s'entend comme une introduction à la fois générale et partielle à la problématique qu'il s'agit d'étudier : partielle, dans la mesure où cette problématique sera appréhendée d'un point de vue particulier, celui de la phrase complexe ; générale, dans la mesure où notre objectif n'est pas de traiter tel ou tel aspect ponctuel de la question mais plutôt de donner un aperçu bibliographique sommaire sur la « corrélation », telle qu'on l'entend traditionnellement, et de montrer à quel point, dans les limites de l'énoncé, les mécanismes de l'anaphore et de la cataphore sont étroitement liés à ceux de la corrélation. Notre travail se présente donc, modestement, comme une recherche de seconde main et c'est, essentiellement, par la confrontation des résultats acquis dans les études recensées que nous parviendrons à dégager à la fin quelques pistes de recherche et de réflexion qui, à notre avis, mériteraient d'être exploitées en rapport avec le sujet proposé.

### **1. Perspective diachronique**

#### ***1.1. La théorie de Jean Haudry***

Pour expliquer l'origine de l'hypotaxe en latin, on refuse aujourd'hui généralement le mythe de la parataxe primitive<sup>1</sup>, selon lequel toute phrase à subordonnée du latin remonterait en dernière analyse à une juxtaposition

---

1. W. P. LEHMANN (1980) admet l'existence d'une syntaxe paratactique en proto-indo-européen et dans les premiers dialectes. Mais plutôt que d'y voir l'indice d'un état d'esprit primitif, il attribue cette syntaxe particulière à la structure OV du langage : c'est lors du passage du schéma OV au schéma VO que de nouveaux procédés de subordination se seraient développés et que l'outillage de l'hypotaxe se serait affiné.



originelle de phrases indépendantes. Depuis au moins 1973, date à laquelle est parue l'étude de Jean Haudry, intitulée « Parataxe, hypotaxe, corrélation dans la phrase latine »<sup>2</sup>, on admet couramment que l'absence de concordance entre les relatifs et les conjonctions des différentes langues indo-européennes ne nous autorise pas à conclure à l'inexistence de la phrase complexe en proto-indo-européen<sup>3</sup>. En ce qui concerne les différentes structures de subordination, on n'aurait pas affaire à une création nouvelle de toutes pièces mais à un simple renouvellement formel<sup>4</sup> des signifiants de mise en parallèle ou de structure binaire du proto-indo-européen. D'après Jean Haudry, la plupart des phrases complexes latines remontent en effet à un agencement binaire, de nature corrélatrice, qui se situe à mi-chemin entre la parataxe et l'hypotaxe<sup>5</sup>. L'agencement de base de la corrélation correspondrait au « diptyque normal » (*qui... is*) qui, d'après Armand Minard, est la forme de base de la phrase complexe en védique<sup>6</sup>.

Pour le latin, le modèle le plus ancien de corrélation serait celui constitué par les thèmes *\*k<sup>w</sup>o-... \*to-* (*cum... tum ; quam... tam ; quot... tot ; etc.*). Une forme peut-être plus récente réunirait des termes adverbiaux commençant en latin respectivement par *u-* et *i-* (*ubi... ibi ; unde... inde ; ut... ita*)<sup>7</sup>. Dans une troisième forme, vivante et productive en latin, un deuxième élément en *-i* a été substitué à l'ancienne forme en *\*to-* (*qui... is ; quod... id ; quo... eo ; etc.*). À la différence du vieil anglais et de l'allemand, par exemple, le latin semble ignorer la corrélation à corrélatifs identiques<sup>8</sup>.

Dans les trois types d'agencement passés en revue, l'un et l'autre éléments peuvent représenter des pronoms, des adjectifs ou des adverbes, soit des conjonctions tirées d'adverbes<sup>9</sup>. Le premier élément, qui fonctionne en latin comme relatif, tirerait, d'après Jean Haudry<sup>10</sup>, son origine de l'indéfini, le second élément, corrélatif, fonctionnant par rapport au premier terme en *\*k<sup>w</sup>-* comme anaphorique ou élément de reprise textuelle. Or, c'est justement de l'emploi du thème en *\*k<sup>w</sup>-* dans une structure binaire avec reprise anaphorique que seraient issus la corrélation et ensuite l'emploi qu'on appelle synchroniquement relatif de *\*k<sup>w</sup>-* en latin : c'est par une modification interne de la segmentation de la phrase : *uir qui... is...* (avec *qui* adjectif) qu'on serait passé à la structure nouvelle : *uir, qui... (is)* (avec *qui* pronom qui portera la marque de sa fonction dans la relative).

2. J. HAUDRY (1973).

3. Que la syntaxe proto-indo-européenne doive être reconstruite sur la base de schémas syntaxiques, et non pas lexicaux ou morphologiques, a aussi été montré par W. P. LEHMANN (1980, p. 115 *et passim*).

4. A. MEILLET (1915-1916).

5. J. HAUDRY (1973, p. 152).

6. A. MINARD (1936).

7. J. HAUDRY (1973, p. 153-154).

8. J. HAUDRY (1973, p. 173-175).

9. J. HAUDRY (1973, p. 154, par exemple).

10. J. HAUDRY (1973, p. 166-168 *et passim*).



À côté de cette modification interne, le diptyque normal a pu subir différentes transformations externes, dont les principales sont les suivantes :

- inversion du diptyque<sup>11</sup> : *tam... quam* ; *ita... ut* ; *is... qui* ;
- substitution d'un nouveau corrélatif au corrélatif originel de sorte que les deux, terme en *\*k<sup>w</sup>*- et corrélatif, ne sont plus toujours étymologiquement apparentés : *quemadmodum... ita* ; *ut... sic* ; *quomodo... sic* ;
- inversion + fusion : *tamquam, sicut* ;
- suppression du corrélatif : *cum, ut, qui, quod, quemadmodum, quomodo*.

Par ces modifications aussi bien externes qu'internes, on pouvait passer de la corrélation avec diptyque normal aux formes les plus évoluées d'hypotaxe en latin : les différents types de subordinées en *quod, ut, cum, quam, etc.*, annoncées ou reprises par un cataphorique ou anaphorique, ou attestées en emploi libre sans corrélatif<sup>12</sup>. À côté de divers agencements hypotactiques, la structure binaire originelle peut même donner lieu, d'après Jean Haudry, à des relations de coordination, comme par exemple *cum... tum* en latin<sup>13</sup>.

## 1.2. Des voix critiques

Le système d'interprétation de Jean Haudry n'a pas été admis, tel quel, par tout le monde. Contentons-nous de renvoyer à une seule hypothèse contraire. L'attribution au terme relatif d'une origine indéfinie peut susciter des difficultés dans le cas du relatif de liaison et du *cum* inverse, qui, tout en revêtant la forme d'un terme en *\*k<sup>w</sup>*-, assument la fonction d'un anaphorique. Par rapport au diptyque, les deux cas de figure ne peuvent se définir que par une substitution stylistique, secondaire, des corrélatifs *is* et *tum* par les relatifs *qui* et *cum*<sup>14</sup>. Aussi certains linguistes refusent-ils d'attribuer au terme en *\*k<sup>w</sup>o-*, qui s'est spécialisé dans l'emploi relatif en latin, la même origine indéfinie que Jean Haudry. Guy Serbat admet que *\*k<sup>w</sup>o-* a comme fonction syntaxique de base de nominaliser une phrase verbale :

*Bene amat* (= phrase verbale) → *Qui bene amat* (= SN).

Quoique formellement distinct de *\*to-*, *\*k<sup>w</sup>o-* partagerait avec lui sa force substantivante<sup>15</sup>. Cette synonymie syntaxique profonde a déjà été signalée par Émile Benveniste en 1957-58 dans son étude de la phrase relative<sup>16</sup>, où il constatait que, dans des langues typologiquement très différentes, la place du relatif était détenue par un terme démonstratif. Autrement dit, ce sont souvent les

11. Au départ, cette inversion aurait toujours été significative. C'est dans cette structure que le corrélatif assume une fonction non plus résomptive (anaphorique) mais annonciatrice (cataphorique).

12. *Quam* illustrerait le mieux, par les différents emplois qu'il connaît en latin (adverbe indéfini, emploi en corrélation avec *tam*, relatif, conjonctif), les différentes étapes à restituer pour la subordination latine dans la majorité des cas (J. HAUDRY, 1973, p. 164-165).

13. J. HAUDRY (1973, p. 158).

14. J. HAUDRY (1973, p. 159-160 ; 179).

15. G. SERBAT (1988, p. 39).

16. É. BENVENISTE (1957-58 = 1966).



mêmes particules ou les mêmes suffixes qui détiennent la fonction d'article dans le groupe nominal et qui convertissent en expressions relatives des phrases verbales<sup>17</sup>. Cela est vrai en i.-e. pour l'indo-iranien, le grec et aussi le slave et le baltique anciens, toutes langues qui utilisent le thème pronominal \*yo- aussi bien dans le syntagme nominal que dans une forme relative verbale. En hittite, c'est en revanche, un thème \*k<sup>w</sup>o- / \*k<sup>w</sup>i- qui se prête à la double construction syntaxique du pronom, la construction nominale et la construction verbale. Le latin qui utilise le même thème en \*k<sup>w</sup>o- présente encore quelques traces de la première propriété syntaxique héritée ; ainsi dans :

Varro *ling.* 5,58 : *qui Castor et Pollux* « les Castor et Pollux »  
et aussi : *diui qui potes* « Dieux les puissants = les dieux puissants »<sup>18</sup> ;

Fest. 304,24 : *Qui patres qui conscripti uocati sunt in Curiam* « Les sénateurs  
<et> les sénateurs ajoutés furent convoqués dans la Curie »,

tous exemples dans lesquels on postule peut-être à tort l'ellipse d'une copule : *sunt*<sup>19</sup>.

Si l'on admet ces emplois de *qui* comme quasi-article, on pourra supposer que \*k<sup>w</sup>o- dans une lointaine préhistoire appartenait à la classe fonctionnelle des pronoms que l'on peut symboliser par *is*. Il n'aurait donc pas été hétérogène de \*to-, auquel on attribue une fonction démonstrative-anaphorique. Jean Haudry rejette cette hypothèse<sup>20</sup>. Il estime que, dans les exemples cités, l'emploi démonstratif-anaphorique de \*k<sup>w</sup>o- n'est pas originel : il s'agit du renouvellement formel d'un tour où l'élément pronominal était primitivement autre (par exemple \*yo-).

Or l'intégration de \*k<sup>w</sup>o- dans la grande classe fonctionnelle de *is, hic, ille, iste* permettrait de rendre compte, sans tours de force, de l'emploi, généralement ressenti comme gênant, du thème en \*k<sup>w</sup>o- comme relatif de liaison, pourvu d'une valeur anaphorique. Plutôt que comme atypique, cet emploi pourrait être conçu comme naturellement issu de sa valeur démonstrative et de sa force substantivante. La seule différence par rapport à *hic, ille, iste* serait que \*k<sup>w</sup>o- s'est spécialisé en latin comme nominalisateur d'une phrase verbale. Si un *is* s'y ajoute, le nom complexe constitué de \*k<sup>w</sup>o- + verbe sera simplement surdéterminé, *is* y jouant à l'origine le rôle d'un prédéterminant. Ce nom verbal complexe fonctionnant comme constituant à l'intérieur d'une macro-phrase, \*k<sup>w</sup>o- fut ensuite doté, secondairement, d'une fonction subordonnante. Quant à *is*, il a pu perdre, par suite d'une modification de segmentation, son statut originel de prédéterminant, pour assumer un rôle fonctionnel dans la principale

17. Pour des exemples tirés de différentes langues, indo-européennes ou non, voir É. BENVENISTE (1957-58 = 1966).

18. É. BENVENISTE (1957-58 = 1966, p. 220) précise que l'archaïsme de la forme *potes* va de pair avec l'archaïsme syntaxique de *qui*.

19. Sur la soi-disant ellipse verbale en proposition subordonnée, voir J. B. HOFMANN, A. SZANTYR (1972<sup>2</sup>, p. 421).

20. J. HAUDRY (1973, p. 179-180).



et tenir lieu, seul ou en accord avec un substantif, de corrélatif par rapport à  $*k^w o-$  ; se désolidarisant flexionnellement de  $*k^w o-$ , qui ne portait que la marque d'une fonction interne à la subordonnée, il en est ainsi venu à préciser la fonction syntaxique du nom complexe dans la macro-phrased.

### 1.3. L'importance relative de la corrélation

Pour divergentes qu'elles soient, les vues exposées en 1.1. et 1.2. montrent à quel point la notion grammaticale de phrase complexe est étroitement liée aux concepts de structure binaire, d'anaphore, de cataphore et de corrélation. Dans le premier cas, la structure corrélativae a toutefois, par rapport à l'hypotaxe, une vertu herméneutique supérieure, dans la mesure où l'on admet que c'est la structure binaire avec reprise anaphorique du thème en  $k^w-$  qui a engendré, dans la plupart des cas, la phrase complexe du latin ; dans le second cas, la corrélation ne joue historiquement qu'un rôle secondaire puisque c'est l'origine démonstrative et la vertu substantivante du thème en  $*k^w-$  qui aurait conduit à son statut synchronique de subordonnant dans la macro-phrased. Par la suite, le corrélatif, sous forme d'un anaphorique ou d'un cataphorique, a cependant pu jouer, dans ce cas aussi, un rôle important dans le passage de l'interprétation relative à l'interprétation conjonctive<sup>21</sup> : dans les deux exemples suivants, ce sont les cataphoriques *ea* et *propterea* qui nous obligent à considérer *quod, ut* comme des conjonctions, introduisant synchroniquement, dans le premier cas, une complétive, dans le second cas, une circonstancielle<sup>22</sup> :

*Ea* (cataphorique) *non gaudeo quod doles*. « Je ne me réjouis pas de ce que tu souffres. » (complétive)<sup>23</sup>

*Id* (anaphorique) *propterea* (cataphorique) *effeci ut omnes salvi euaderent*. « J'ai fait cela pour que tout le monde ait la vie sauve. » (circonstancielle)

## 2. Perspective synchronique

### 2.1. La vulgate grammaticale

Une enquête menée sur la présentation des phénomènes de corrélation, d'anaphore et de cataphore dans les ouvrages de grammaire latine montre que ces questions ne sont que rarement abordées d'une façon cohérente et unifiée. À preuve la dispersion des remarques qui affleurent à ce propos sous les différentes rubriques de la subordination propositionnelle.

21. Pour le passage éventuel de l'interprétation complétive à l'interprétation circonstancielle, voir *infra* le § 2.1.2.

22. C. BODELOT (2000, *passim*).

23. En face de (*Id*) *non gaudeo quod doles*, qui se prêterait aussi bien à une interprétation relative que complétive : « Je ne me réjouis pas de ce que tu t'affliges » (« Je ne me réjouis pas de l'objet de ton affliction » ou « Je ne me réjouis pas du fait que tu t'affliges »).



2.1.1. **Kühner-Stegmann** parlent ainsi régulièrement de « corrélation » ou de « liaison démonstrative » dans le paragraphe introducteur aux trois grandes classes des subordonnées, les complétives, les relatives et les circonstancielles<sup>24</sup> ; la dernière classe qu'ils appellent les propositions adverbiales semble se prêter tout particulièrement à ce type d'agencement parallèle puisqu'ils précisent que les conjonctions relatives introduisant ces subordonnées correspondent régulièrement dans la principale à des adverbes démonstratifs, qui sont ou bien réellement exprimés ou qui doivent être suppléés<sup>25</sup>. Ce phénomène donne lieu à l'énumération de toute une série de corrélatifs en rapport avec les circonstanciels de lieu, de temps, de cause, de condition, de concession, de but, de conséquence et, surtout, de manière et de quantité<sup>26</sup>. Seul le § 222 qui traite des subordonnées circonstancielles introduites par *dum(modus)*, *modo* ne fait pas état de corrélatifs. C'est que *dum* ne fait pas partie, comme Kühner-Stegmann l'ont précisé dans le paragraphe introducteur<sup>27</sup>, des conjonctions relatives. Or c'est uniquement en rapport avec ces dernières qu'ils envisagent la présence d'un corrélatif démonstratif.

2.1.2. La façon de procéder d'**Ernout-Thomas**<sup>28</sup> ressemble à bien des égards à celle de Kühner-Stegmann. La corrélation est mentionnée de part et d'autre à peu près sous les mêmes rubriques.

On remarque toutefois quelques innovations par rapport à Kühner-Stegmann. Chez Ernout et Thomas, il est en effet parfois question, à propos des correspondances corrélatives, d'un emploi explicatif de la conjonction qui correspondrait à la valeur première de la construction. C'est notamment le cas avec la circonstancielle finale ; on dit en effet qu'après *eo, idcirco, ob eam rem / causam, eo consilio, ea causa* la subordonnée en question ne se distingue plus grammaticalement de la complétive explicative développant le corrélatif (« à savoir que »)<sup>29</sup>. Même remarque encore à propos des propositions causales : *quod* et *quia* ont les mêmes corrélatifs (*eo, ideo, idcirco, propterea, ob hanc causam / rem*) que dans leur fonction explicative<sup>30</sup>. Cette notion d'emploi explicatif reste toutefois assez obscure. Elle semble porter référence à la difficulté qu'on a parfois de distinguer l'emploi complétif de l'emploi circonstanciel. Dans le cas de *eo quod*, faut-il en effet attribuer la valeur causale au seul ablatif *eo, quod* restant alors sémantiquement vide et n'ayant d'autre fonction que subordonnante ? Ou alors, si l'on considère que *quod* a lui-même une valeur causale, et introduit non pas une complétive mais une

24. R. KÜHNER, C. STEGMANN (1914<sup>2</sup>, respectivement §§ 183 ; 193,2 ; 199).

25. R. KÜHNER, C. STEGMANN (1914<sup>2</sup>, §§ 199 *sqq.*).

26. R. KÜHNER, C. STEGMANN (1914<sup>2</sup>, respectivement §§ 200 [lieu], 201,2 [temps], 211,1b [cause], 212,1 [condition], 221,2 [concession], 186,1 [but], 188,2 [conséquence], 223-225 [manière et quantité]).

27. R. KÜHNER, C. STEGMANN (1914<sup>2</sup>, § 199).

28. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>).

29. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>, § 341).

30. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>, § 345b).



circonstancielle, à partir de quel moment peut-on judicieusement admettre qu'il a acquis cette valeur logique, par contagion textuelle<sup>31</sup> ?

Autre différence par rapport à Kühner-Stegmann : la structure corrélatrice est mentionnée chez Ernout-Thomas non seulement dans le contexte des différents types de subordinées mais encore en relation avec divers procédés de coordination, à savoir *qua... qua* ; *cum... tum* ; *modo... modo*<sup>32</sup>.

Sur le plan sémantico-énonciatif, on trouve enfin chez les mêmes auteurs une amorce de réflexion sur la différence significative qui existe entre l'appariement corrélatif et le tour conjonctif ou relatif libre : sous la rubrique des relatives<sup>33</sup>, on lit que « l'absence de corrélatif souligne l'indétermination » ou encore, à propos de *cum* temporel, qu'on l'apparie avec le corrélatif *tum* (Cic. *Flacc.* 30<sup>34</sup>) pour exprimer une relation précise entre deux faits au sens du français « au moment où »<sup>35</sup>. Mais ces considérations ne dépassent guère le stade embryonnaire.

2.1.3. La *Syntaxe Latine* plus récente de **Christian Touratier** présente par rapport aux ouvrages cités l'avantage de consacrer, à l'intérieur de la quatrième partie intitulée « Syntaxe de la phrase complexe », un chapitre à part (le chap. 4) à la corrélation, et cela à la suite de la coordination et de la subordination<sup>36</sup>. L'auteur précise dès le départ<sup>37</sup> qu'il n'utilise l'appellation de corrélation « que pour les diptyques corrélatifs, et non pas pour toutes les structures qui mettent en œuvre un corrélatif ». La corrélation représente pour lui un type particulier de phrases complexes à deux constituants immédiats : le premier est une proposition subordonnée, extraposée par rapport au reste de l'énoncé ; le second commence par un corrélatif (par exemple, *tanto*), parallèle au relatif-conjonctif (en l'occurrence *quanto*) du premier constituant immédiat ; il est lui-même extraposé par rapport au nouveau reste de l'énoncé. Cela donne lieu pour une phrase comme *quanto plura parasti, tanto plura cupis* à la décomposition syntagmatique suivante<sup>38</sup> :

$$\begin{aligned} P &\rightarrow SP (1) + P (2) \\ (1) SP &\rightarrow \text{Sub} + P : SV \\ P : SV &\rightarrow SN + V \end{aligned}$$

31. Voir l'étude de G. SERBAT (2003, chap. IV, sect. 3, § 8.3.2.1.2., p. 715-718) sur les complétives en *quod*.

32. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>, § 434).

33. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>, § 331).

34. *Illa enim est gloria diuina Pompei, primum praedones eos qui tum cum illi bellum maritimum gerendum datum est toto mari dispersi uagabantur redactos esse omnis in potestatem, [...].* « Voilà en effet en quoi consiste la gloire divine de Pompée : c'est d'abord que les pirates qui, au moment où il fut chargé de la guerre maritime, étaient dispersés et erraient à travers toute la mer, aient été soumis tous à notre puissance [...] ».

35. A. ERNOUT, F. THOMAS (1953<sup>2</sup>, § 359).

36. Chr. TOURATIER (1994, p. 696-700).

37. Chr. TOURATIER (1994, p. 696).

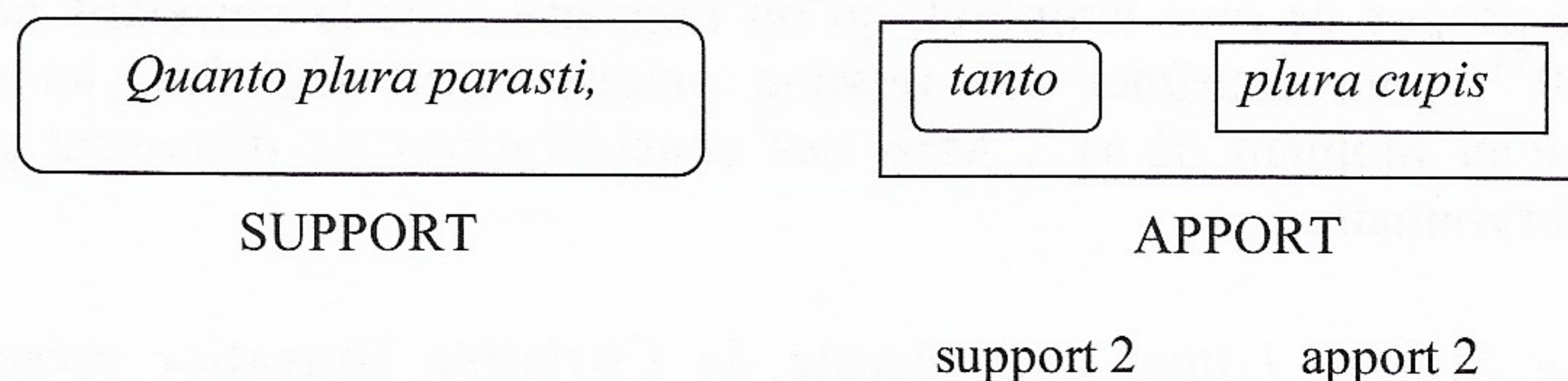
38. Pour une représentation graphique de cette phrase, voir Chr. TOURATIER (1994, p. 697).



(2) P → Adv + P : SV  
 P : SV → SN + V

Cette extraposition à un double niveau est, au sens de Christian Touratier, constitutive du parallélisme de construction par lequel se définit l'appariement corrélatif.

À cette structure syntaxique particulière correspond une structure informative hiérarchisée, elle aussi, à un double degré. La subordonnée antéposée commençant par un relatif-conjonctif tient lieu de support informatif, la seconde proposition constitue l'apport, à l'intérieur duquel le corrélatif représente le support 2<sup>39</sup>. D'où le graphique suivant :



La corrélation est ensuite étudiée aussi en rapport avec les trois grandes classes de subordonnées : les relatives, où cette structure est particulièrement bien représentée ; les adverbiales, qui apparaissent elles aussi fréquemment dans la structure mentionnée, notamment les circonstancielles causales ; enfin les complétives, où sont cités uniquement des exemples avec *quod* conjonctif, repris par *id*<sup>40</sup>. L'auteur ajoute qu'une enquête plus vaste permettrait de trouver des exemples avec une infinitive ou un autre type de complétive, mais que le texte dépouillé de Cicéron, le *Laelius*, n'en offre pas<sup>41</sup>.

Dans ces pages qui unissent donc avantageusement l'analyse syntaxique à une approche pragmatique, une remarque est particulièrement révélatrice de la façon de procéder de l'auteur : à la fin de son étude des subordonnées adverbiales<sup>42</sup>, Christian Touratier précise que la structure corrélatrice ne semble pas être compatible avec des subordonnées à valeur prétendument consécutive. Il pense que la raison la plus importante est de nature sémantique : « il paraît difficile, dit-il, d'envisager une conséquence avant la source qui l'entraîne »<sup>43</sup>.

39. Chr. TOURATIER (1994, p. 697).

40. Chr. TOURATIER (1994, p. 698-700).

41. Que la reprise anaphorique soit attestée avec tous les types de complétives, nous l'avons nous-même montré dans C. BODELOT (2000, p. 41-99) ; voir notamment le tableau p. 61, qui fournit les données chiffrées d'un matériel philologique recueilli dans 30 échantillons prélevés chez 16 auteurs de Plaute à Tacite.

42. Chr. TOURATIER (1994, p. 699).

43. La même remarque pourrait être faite à propos des finales. On ne trouve en effet pas beaucoup d'exemples du type de Cic. *S. Rosc.* 137 (cité par Chr. TOURATIER, 1994, p. 691) : *Quae ut fierent idcirco pugnatum esse arbitror*, « C'est, je le pense bien, <pour> arriver à ces résultats que l'on a combattu » (trad. J. HUMBERT).



Cette remarque semble confirmer le parti pris de l'auteur de limiter, même synchroniquement, la structure corrélatrice aux diptyques dans lesquels la subordonnée précède la principale<sup>44</sup>, approche pour laquelle il est redevable aux comparatistes, à Armand Minard et à Jean Haudry, qui considèrent, nous l'avons vu, le diptyque normal comme originaire.

## 2.2. La monographie d'Eustaquio Sánchez Salor

Terminons ce rapide tour bibliographique par un bref aperçu critique sur le livre d'Eustaquio Sánchez Salor intitulé *Sintaxis latina. La correlación*<sup>45</sup>. Le point capital et en même temps le plus original de cette étude est que l'auteur refuse d'assimiler le diptyque originel (*quam... tam ; ut... ita*) aussi bien que le diptyque inversé avec différentes substitutions de ce qu'il appelle le phorique (« *forico* ») à des structures hypotactiques. Même, synchroniquement, en latin classique, on aurait affaire à deux propositions dont celle introduite par le phorique aurait la fonction de « *disjuncto* », ou adverbe de phrase, par rapport au reste de l'énoncé, statut syntaxique qui pour Eustaquio Sánchez Salor est incompatible avec le statut de proposition subordonnée.

Ce type d'analyse est appliqué successivement aux périodes comparatives, consécutives, conditionnelles et concessives qui, par restitution en profondeur du phorique, correspondent à des appariements corrélatifs, en diachronie aussi bien qu'en synchronie. Le phorique est assimilé à un déictique qui réfère à un élément textuel qui se trouve en dehors de sa propre phrase (« *fuera de su propia clausula* »)<sup>46</sup>. Cette situation peut être illustrée par :

Plaut. *Cas.* 341-342 : *At ego sic agam : / Coniciam sortis [...]*. « Mais moi, j'agirai ainsi : je jetterai les sorts [...]. »

où *sic* indiquerait la fonction grammaticale appelée « *disjuncto* », la phrase *coniciam sortis* servant à saturer *sic* sémantiquement<sup>47</sup>. La structure corrélatrice partage avec ce schéma de construction la propriété de situer les deux propositions ou phrases S1 et S2 sur un même niveau.

Sur le plan sémantique, les agencements comparatifs et consécutifs comporteraient les traits « explication » et « évaluation » ; les agencements conditionnels et concessifs seulement le trait « explication ». Différentes propriétés distingueraient ensuite les diverses périodes entre elles. Pour ne donner qu'un exemple, le trait prosodique « emphase » qui est censé frapper le phorique dans la période consécutive servirait à la distinguer de la comparative<sup>48</sup>.

44. Notons toutefois que, dans une étude antérieure, Chr. TOURATIER (1988, p. 371) n'a pas exclu – à côté de l'interprétation hypotactique – la lecture corrélatrice des phrases présentant un ordre linéaire différent des constituants (*tunc... cum ; ita... ut ; etc.*).

45. E. SÁNCHEZ SALOR (1984).

46. E. SÁNCHEZ SALOR (1984, p. 33).

47. *Ibid.*

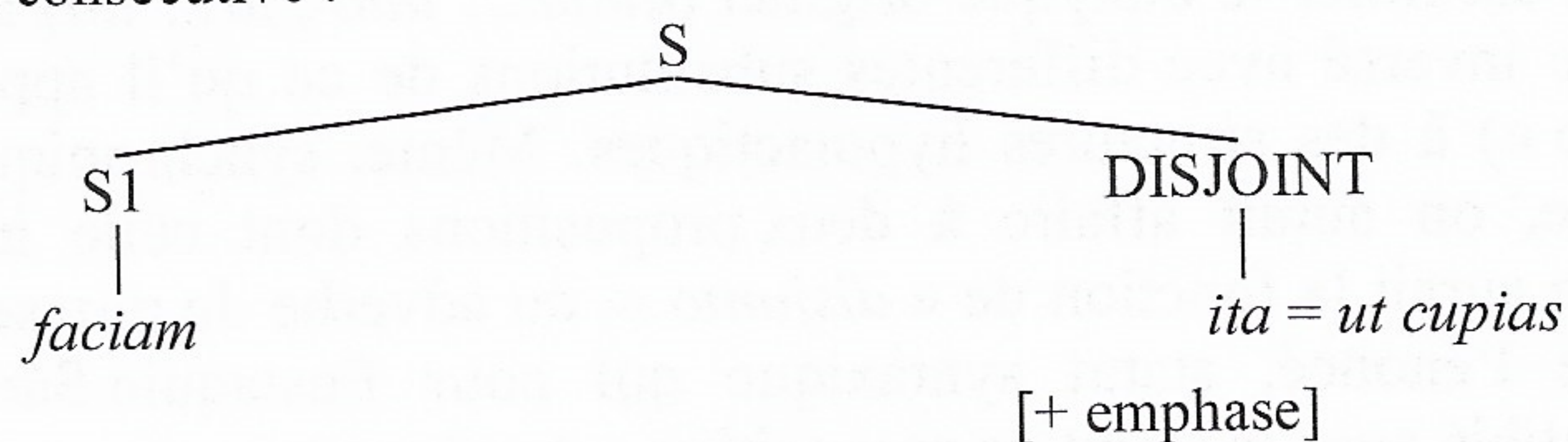
48. Pour les graphiques correspondant aux quatre types de périodes, voir E. SÁNCHEZ SALOR (1984, p. 34).



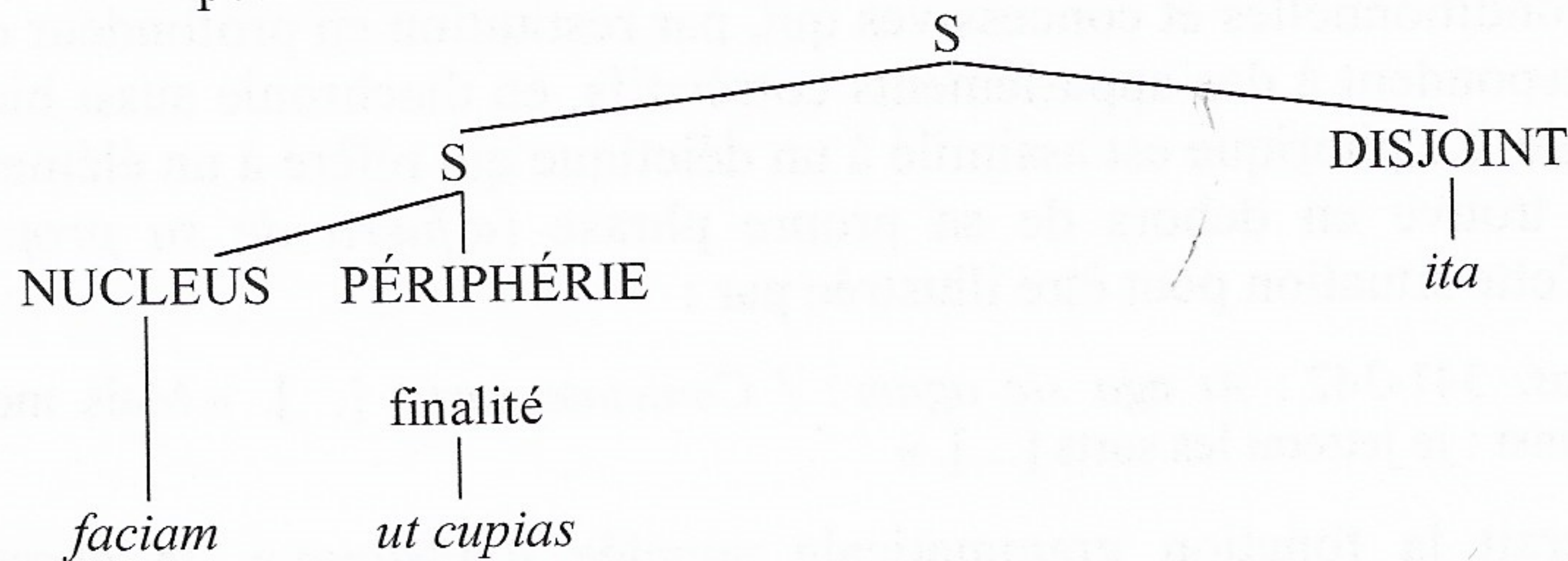
Dans la même période consécutive, *ut...* développerait *ita*, qui se rapprocherait du statut conjonctif. Mais dans le cas où une finale ou une complétive est annoncée par *ita* (*ita faciam ut cupias*), *ut* ne développerait pas *ita*, qui a le statut d'un adverbe plutôt que d'une conjonction. On aurait affaire, dans ces deux derniers cas, à des subordinées, la proposition en *ut* occupant une position déterminée par rapport au prédicat<sup>49</sup> de la première proposition, une position périphérique dans le cas de la finale, une position actancielle dans le cas de la complétive.

Ces interprétations donnent lieu aux représentations graphiques suivantes<sup>50</sup> :

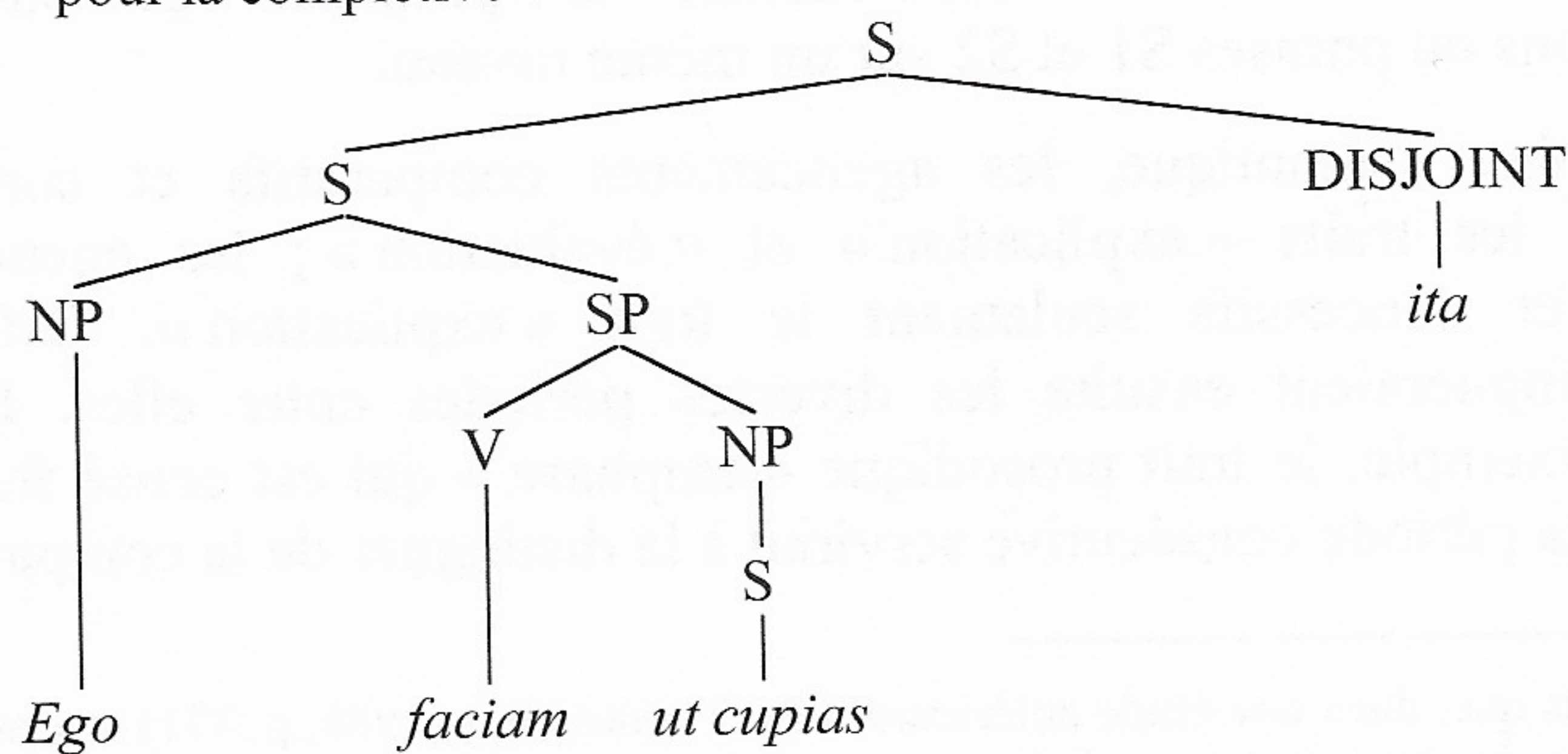
- pour la consécutive :



- pour la finale :



- pour la complétive :



49. Il y aurait justement subordination au cas où il n'existe pas de relation entre S2 et l'ensemble de S1 mais entre S2 et un constituant déterminé de S1 (E. SÁNCHEZ SALOR, 1984, p. 121).

50. E. SÁNCHEZ SALOR (1984, p. 65-66).



La période conditionnelle sera groupée avec les comparatives et les consécutives : elle répond, selon Eustaquio Sánchez Salor, au diptyque primitif normal<sup>51</sup> : *quod... sic*. De fil en aiguille, les propositions introduites par *etsi*, *etiamsi*, *tametsi* avec nuance concessive rentreraient dans le même schéma structural. À l'intérieur de la classe des corrélatives, elles concurrenceraient, éventuellement avec des effets de sens différents, les propositions introduites par un thème en \**k*<sup>v</sup>-, d'origine relative (*quamquam*, *quamuis*, *ut*, *cum*).

Eustaquio Sánchez Salor s'intéresse en outre à la constitution interne des propositions corrélatives. Ainsi, dans les deux membres d'une période comparative, on doit avoir au moins un élément distinct et un élément identique<sup>52</sup>; les constellations varient en fonction du relatif et du corrélatif employés<sup>53</sup>, mais aussi, pour une seule et même paire de termes, en fonction de l'époque ou de l'auteur considérés.

Ce dernier volet ouvre des voies prometteuses à des recherches stylistiques et rhétoriques en rapport avec la grammaire du texte. Mais, en ce qui concerne les investigations plus purement syntaxiques, on a malheureusement l'impression que l'auteur verse un peu trop dans la manie de reconstruction profonde, ce qui donne lieu à un parcours en partie fictif qui ne tient pas suffisamment compte des exigences – certes plus superficielles mais peut-être plus réelles – de la situation d'énonciation.

### 3. La corrélation, une structure complexe de définition difficile qui requiert une analyse linguistique plurielle

Le rapide aperçu bibliographique que nous venons de donner a suffi à montrer que la corrélation, avec tous les phénomènes d'écho textuel qu'elle comporte, reste sous bien des aspects une structure opaque.

D'un point de vue diachronique – nous l'avons vu –, l'origine de l'agencement, et surtout l'origine du relatif latin, ne semble pas faire l'objet d'un accord entre comparatistes, même s'il est vrai que la plupart des études récentes portant sur la question reconnaissent, d'une façon explicite ou implicite, leur dette envers Jean Haudry.

51. La même interprétation valant aussi pour *dum*, qui, quoiqu'étymologiquement étranger à la structure corrélatrice, occuperait la même position syntaxique que le relatif (cf. *modo... dum / modo... ut*) (E. SÁNCHEZ SALOR, 1984, p. 104-105).

52. E. SÁNCHEZ SALOR (1984, p. 48).

53. Pour la corrélation *tam... quam*, on a normalement un maximum de termes en commun pour les deux membres, pour *ut... ita*, *ita... ut*, un minimum de termes (E. SÁNCHEZ SALOR, 1984, p. 58). Mais si cette dernière tendance se manifeste clairement chez des auteurs comme Plaute, Térence et Horace, elle ne se confirme plus chez Tacite (*ibid.*). Autre différence : tandis que *quomodo... sic* semble suivre, d'une façon générale, la tendance de *ut... ita* (E. SÁNCHEZ SALOR, 1984, p. 60), *quemadmodum* apparaît comme une particule marquée dans la mesure où elle est volontiers employée dans une période dont les deux membres ne diffèrent que par un circonstant de lieu ou de temps (E. SÁNCHEZ SALOR, 1984, p. 46).



D'un point de vue synchronique, une des difficultés majeures réside dans la délimitation de cette classe structurale. Faudra-t-il opter pour une définition étroite qui limitera la corrélation au modèle soi-disant originel ou bien optera-t-on pour une définition plus large qui, de substitution en substitution, verra s'effriter l'unité du modèle pour aboutir à la fin à un procédé polymorphe de cohésion textuelle ou de cohérence discursive, qui dépassera aisément le cadre de l'énoncé ? Dans ce cas, on sera obligé d'intégrer dans la classe des structures syntaxiques très hétérogènes, qui relèvent aussi bien de la subordination que de la coordination (*cum... tum*<sup>54</sup>) ou de la parataxe ou construction parallèle juxtaposée (*qua... qua* ; et pourquoi pas aussi les pronominaux *alius... alius... (alius)...*, etc. ?), la corrélation compensant alors, par son jeu d'échos, l'absence d'une structuration syntaxique rigoureuse<sup>55</sup>. Y entreraient même, à la rigueur, tous les cas d'écho, d'annonce et de reprise textuels qu'on appelle traditionnellement anaphore et cataphore, sans qu'on parle, d'un énoncé à l'autre ou d'une tranche de texte à l'autre, de corrélation.

Mais même si on limite la structure à un agencement binaire qui comporte d'une part un thème relatif et d'autre part un thème démonstratif, le statut syntaxique des deux membres est loin d'être clair. Définira-t-on le rapport qui unit p1 à p2 en termes de dépendance ou d'interdépendance ? Est-ce que, à l'intérieur des limites d'un seul et même énoncé, la présence d'un corrélatif a une incidence sur le niveau d'insertion de l'autre proposition dans la phrase ? Sur le plan structural, on peut aussi se demander si le rattachement appositif – qu'Alfred Ernout et François Thomas appellent explicatif – d'une complétive, par exemple, à un cataphorique ou à un anaphorique (type : *id impero ut uenias* ou *illud scio uitam esse breuem*) rentre dans le schéma corrélatif ?

En plus, les différents appariements corrélatifs ont de toute évidence une valeur sémantico-pragmatique propre, de même que, par leurs qualités sonores et leurs jeux de symétrie ou de dissymétrie, ils se prêtent à diverses exploitations rhétoriques. L'inversion de la structure, la substitution d'un déictique textuel ou d'un terme relatif à un autre, la suppression d'un des deux points de repère représentent autant de variations qui peuvent certes refléter une évolution dans l'usage de la langue, mais qui sont aussi susceptibles de répondre à des visées énonciatives spécifiques<sup>56</sup>. Dans ce cas, seule une prise en compte du contexte et de la situation de production propre de l'énoncé peut motiver l'emploi.

54. Voir *aut... aut* ; *siue... siue* ; *seu... seu* ; etc., si on ne limite pas la corrélation à des structures dont un des membres est impérativement introduit par un terme en \*k<sup>v</sup>-. À noter toutefois que, le plus souvent, la structure corrélatrice est considérée comme incompatible avec la coordination ; ainsi chez M. RIEGEL, J.-Ch. PELLAT, R. RIOUL (2001, p. 514). Pour le latin, voir à ce propos par contre D. LONGRÉE (2001) ; cet auteur considère par exemple que *siue... siue*, appelés « corrélatifs », fonctionnent toujours comme des coordonnants (les deux syntagmes reliés exerçant conjointement la même fonction), même s'ils fonctionnent parfois, en outre, comme des subordonnants. Sur *cum... tum* coordonnants, voir *supra* la fin du § 1.1.

55. Voir le type : « Tel père, tel fils » en français.

56. Des études partielles ont été faites à ce propos ; voir par exemple S. MELLET (1998). D'après cet auteur, *ita... ut*, *sic... ut* sont employés dans des structures corrélatives de nature comparative aussi bien que consécutive parce qu'il existe entre les deux une relation sémantique profonde : dans les



La configuration lexicale et morphologique de chacun des deux membres par rapport à une situation référentielle ou énonciative donnée<sup>57</sup>, les particularités d'emploi des endophrasiques en relation transphrastique et intraphrastique constituent encore quelques autres pistes de réflexion qui mériteraient d'être exploitées. Et la liste n'est pas close...

De la grande variété des problèmes posés par la structure en question, on conclura à la nécessité d'une analyse linguistique plurielle, adaptée à sa complexité et sa polyvalence. Prosodie, phonétique, morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique et stylistique, tels sont les principaux domaines linguistiques dont relèvent la corrélation, l'anaphore et la cataphore : autant de domaines qu'il faudra solliciter et dont chacun contribuera par des éclaircissements complémentaires à une meilleure compréhension d'un agencement qui, tant sur le plan cognitif que linguistique, se dérobe encore, sous bien des rapports, à notre intelligence.

---

deux cas, on a affaire à une opération cognitive d'identification. Sur le plan pragmatique, le statut informatif du repère fourni par la subordonnée varie toutefois en fonction du type de subordonnée : il est thématique dans le cas des comparatives, rhématique (c'est-à-dire contenant le propos) dans le cas des consécutives. Dans le même ordre d'idées, le choix du corrélatif n'est pas indifférent : dans le cas d'une consécutive, *ita*, inclus dans une principale de statut thématique, est l'indice du statut rhématique de la subordonnée ; *sic*, en revanche, détermine un élément subordonné rhématique qui ne tient lieu que de propos secondaire complémentaire au propos essentiel inclus dans la principale. *Ita* étant toutefois le moins marqué des deux, il peut assumer à côté de ses propres emplois certains emplois spécifiques de *sic*.

57. Voir, par exemple, toutes les variations temporelles et modales que peut supporter le verbe, de part et d'autre, dans les deux membres corrélés.



### Références bibliographiques

- BENVENISTE, Émile (1957-58) = « La phrase relative, problème de linguistique générale », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 53 (= 1966, *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, p. 208-222).
- BODELOT, Colette (2000) = *Espaces fonctionnels de la subordination complétive en latin. Étude morpho-syntaxique et sémantico-énonciative*, Louvain-Paris, Peeters.
- ERNOUT, Alfred - THOMAS, François (1953<sup>2</sup>) = *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck.
- HAUDRY, Jean (1973) = « Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 68, 1, p. 147-186.
- HOFMANN, Johann Baptist - SZANTYR, Anton (1972<sup>2</sup>) = *Lateinische Syntax und Stilistik*, München, Beck (verbessertes Nachdruck der 1965 erschienenen ersten Auflage).
- KÜHNER, Raphael, STEGMANN, Carl (1914<sup>2</sup>) = *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache, II, Satzlehre, 1-2*, Hannover, Hahn (unveränd. Nachdruck der 5. Auflage der Hahnschen Buchhandlung-Hannover, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988).
- LEHMANN, Winfred P. (1980) = « The Reconstruction of Non-Simple Sentences in Proto-Indo-European », in Paolo RAMAT (éd.), *Linguistic Reconstruction and Indo-European Syntax*, Amsterdam, J. Benjamins B.V., p. 113-144.
- LONGRÉE, Dominique (2001) = « Aux frontières de la coordination : du fonctionnement des termes "corrélatifs" chez Tacite », in Claude MOUSSY (éd.), *De lingua Latina nouae quaestiones, Actes du X<sup>e</sup> colloque international de Linguistique Latine*, Louvain-Paris-Sterling, Virginia, Peeters, p. 393-407.
- MEILLET, Antoine (1915-1916) = « Le renouvellement des conjonctions », *École des Hautes Études, Annuaire*, p. 9-28.
- MELLET, Sylvie (1998) = « *Ita... ut, sic... ut* : polysémie et synonymie ? », in Benjamin GARCÍA-HERNANDEZ (éd.), *Estudios de Lingüística Latina, Actas del IX coloquio internacional de Lingüística Latina (14-18 de abril de 1997)*, Madrid, Ediciones Clásicas, p. 529-540.
- MINARD, Armand (1936) = *La Subordination dans la prose védique*, Paris, Les Belles Lettres.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René (2001) = *Grammaire méthodique du français*, Paris, Quadrige / PUF (1<sup>re</sup> éd. : Paris, PUF, 1994).
- SÁNCHEZ SALOR, Eustaquio (1984) = *Sintaxis latina. La correlación*, Universidad de Extremadura, Servicio de publicaciones, Dpto de Filología latina.
- SERBAT, Guy (1988) = *Linguistique latine et linguistique générale*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- (2003) = « Les complétives en *quod* », in Colette BODELOT (éd.), *Grammaire fondamentale du latin, t. X : Les Propositions complétives en latin*, Louvain-Paris-Dudley, MA, Peeters, p. 528-753.
- TOURATIER, Christian (1988) = « Phrase complexe et corrélation », in *Mélanges en l'honneur de Lisardo Rubio, Cuadernos de filología clásica*, 21, Madrid, Ed. Universidad Complutense, p. 367-372.
- (1994) = *Syntaxe latine*, Louvain-la-Neuve, Peeters.